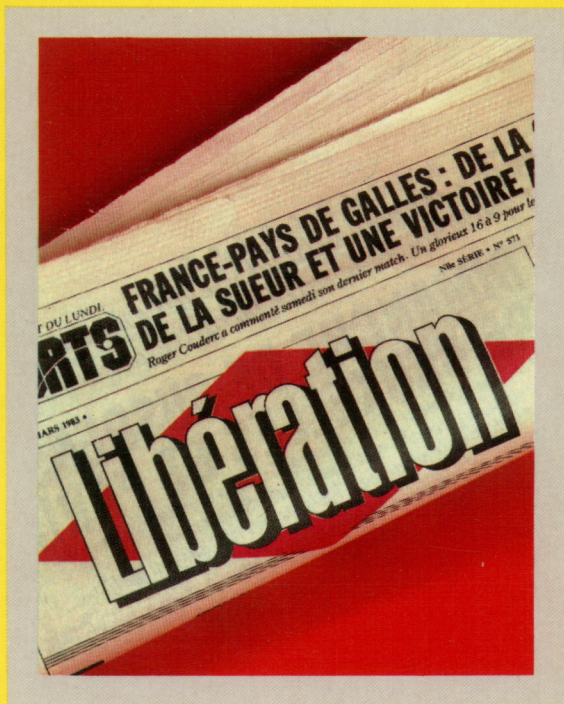


LA VIE TU PARLES

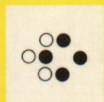
160 LETTRES DU COURRIER DES LECTEURS DE LIBÉRATION

Roman
collectif
1973-1983



Préface
de Serge
July

Extrait de la publication



P.O.L.

**LA VIE
TU PARLES**

LA VIE TU PARLES

ROMAN COLLECTIF
1973-1983

160 lettres du courrier des lecteurs
de Libération

Préface de Serge July

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

ISBN : 2-86744-003-3

© P.O.L. éditeur, 1983.

NOUVELLES D'UNE GALAXIE

Au commencement de Libération, il y avait le chaos.

Aujourd'hui, nous utilisons une autre expression, plus moderne, plus scientifique et plus musicale à la fois : le Big Bang ! Il y a quinze milliards d'années, au premier centième de seconde : le rock and roll ou presque. Comme le dit Edgar Morin, c'est en désintégrant que le cosmos naît. D'abord la catastrophe, qui sépare la lumière des ténèbres, qui crée l'espace là où le vide n'était même pas le vide. Et de catastrophe en catastrophe, ça s'ordonne et se désorganise, pour s'ordonner autrement, souvent de manière plus sophistiquée. Et ainsi de suite, selon des chaînes historiques qui grimpent les unes sur les autres comme de la vigne vierge au soleil.

Nous connaissons tous, à des degrés divers bien sûr, ces désintégrations créatrices, ces désordres qui en refroidissant se font bâtisseurs... Certains sont collectifs. Rarement. Généralement c'est plus individuel ; parfois en duo. D'ailleurs, on naît et on renaît inlassablement en catastrophe. On aime pour mille raisons mais la mille et unième est toujours l'attente inquiète et désirée d'un big bang à usage privé qui saurait isoler un jour nouveau dans le magma d'une ancienne nuit.

Heureusement, il y a des coups de foudre qui, comme leur nom l'indique, font disjoncter toute la machine neuronale. Plus rien n'existe qu'un cocktail de jus de cœur et de sperme. Bien shaké, ses pouvoirs sont magiques. D'un seul coup l'espace se gonfle, comme une atmosphère en expansion. Au sortir d'une nuit polaire, dans un bidonville des tropiques, j'étais devenu le patriote exalté d'un corps,

d'un regard, de trois gestes bizarres, parce qu'élégants et insolents à la fois, et de cinq phrases dont seul le rythme m'est resté... Et j'ai recopié 100 fois et le corps, et le regard, et les trois gestes, et la mélodie de ces cinq phrases sans jamais retrouver son nom. Et ce fut la guerre. Une guerre pour se catastropher tous les deux, pire que le chemin des Dames. J'exagère à peine...

C'est pourquoi un journal quotidien disposant de plusieurs prises de terre sérieuses doit avoir un certain respect pour le désordre. Sceptique mais accueillant : pas toujours simple si on ne veut pas tout foutre par terre.

Le désordre vivant commence toujours comme une quinte de toux. L'air ne s'échappe plus : il faut forcer. Après on respire mieux. Quand l'actualité a du talent, c'est-à-dire lorsque le monde, ou plus exactement les mondes se transforment, se télescopent sous nos yeux. Une grève dans un chantier naval de la Baltique polonaise ou un attentat contre le pape désorganisent tout, putréfient des structures journalistiques, bouleversent des vies, mettent fin à la routine et broient les inerties. Et le journal se réorganise autour de ces événements. L'événement s'annonce par une décharge qui met le feu aux poudres. On sent que le bâtiment prend de la vitesse, s'échauffe ; la densité s'accroît...

Il y eut donc le grand désordre de la fin des années 60 et du début des années 70. Un nuage de désirs portés à très haute température par les frottements d'une vieille société, en pleine expansion, avec ses frustrations et le nuage est devenu une nuée ardente, puis une multitude de particules. On a vu des océans noirs se désintégrer en libérant des soleils blancs et des dizaines de milliers de jeunes hommes et de jeunes femmes rester ainsi éblouis durant de longs mois, parfois des années, avant d'affronter la brûlure insupportable du retour. Cette formidable production d'énergie et de chaleur qui jaillissait par les déchirures du social a engendré de nouvelles galaxies dont certaines, plus fluides, moins lourdes, finirent par s'ordonner et poursuivre sur leur lancée en échappant au bombardement des météorites et aux explosions des gaz trop fluides. Libération est l'une de ces galaxies nées du désordre printanier d'une autre décennie. Les jeux du hasard des circonstances subjectives et de la nécessité de maintenir la ligne ouverte — Mademoiselle, je vous en prie, ne coupez pas la communication — permirent de suivre jour après jour, la dérive des

II

continents mentaux, idéologiques, culturels et sociaux où déambulaient des milliers d'étoiles la plupart éteintes et où se rumaient des langages invraisemblables. Tel fut le début. En se stabilisant, Libération permit à la vie de germer, de s'y reproduire et de s'y reproduire encore, accélérant d'autres processus, jusqu'à ce jour.

Entre le monde qui mourait debout sans s'en apercevoir et des mondes nouveaux qui giclaient dans le désordre des transformations, Libération devint une sorte de laboratoire volant improvisé où des petits bricoleurs démontaient et remontaient des appareils médiatiques, détournaient les uns pour en inventer d'autres quand ils ne se lançaient pas dans les plus incroyables tentatives. Des voyages dans l'histoire de la presse, nous ramenions des pièces détachées qui, branchées avec d'autres, finissaient par produire des récits, des reportages, des dessins, des petites annonces. Une bonne partie des besoins de communication de la diaspora contre-culturelle des années 70 convergeait vers Libération. La masse influait négativement sur la vitesse : la galaxie se déséquilibrait, ralentissait. Gutenberg finit heureusement par l'emporter et imposa le destin du quotidien, aux dépens des autres formes de communication. Les petits bricoleurs se remirent à la tâche et entreprirent de réinventer cet objet bizarre qui à l'époque avait fort mauvaise presse : une machine à dévorer le réel, paraissant tous les jours.

On ne réinvente pas le quotidien d'informations et de services du matin, celui qui aspire à surfer en permanence sur la crête des vagues du présent lorsqu'elles basculent dans le futur simple ou composé, sans tout réinventer. Y compris le courrier des lecteurs.

Si vous voulez savoir à quoi ressemble la médiocrité de la majeure partie de la presse quotidienne française, n'allez pas chercher bien loin, lisez le courrier, ou ce qu'il en reste quand il existe encore, quand il n'a pas encore été laminé. Le Courrier c'est pourtant l'une des plus vieilles institutions de la presse écrite et, dans les journaux anglo-saxons, il occupe volontiers une demi-page grand format. Tous les jours de parution. Pas en France. Comme pour tous les autres compartiments du jeu journalistique, pendant des années il a fallu se replier sur les hebdomadaires ou les magazines pour retrouver des lecteurs aux prises avec leurs idées, leurs convictions ou leurs bouffées de colères, avec des vies quotidiennes souvent irrattrapables.

Tous les spécialistes de l'Union soviétique se précipitent sur cette mine d'informations que constitue chaque jour le courrier des lecteurs des Izvestia et de la Pravda. Pas de contresens : il ne s'agit pas d'une zone libérée dans le système froid de l'Est et nul n'ignore

que les doléances qui s'y expriment sont utilisées comme autant de leviers par les clans qui s'affrontent au sommet. Ces courriers n'en restent pas moins des vasistas par où filtrent les rares murmures de cette société close. Fonction de base de la presse : servir de porte-voix aux molécules de la société civile. Dans la nuit des temps, la presse naît ainsi de l'exigence de ceux d'en bas, d'être entendus par ceux d'en haut, de forcer leur incompréhension administrative ou politique. Une société ça parle sans arrêt, dans tous les sens, 24 heures sur 24 : le courrier des lecteurs dans un quotidien c'est d'abord l'imprimante de toutes ces expressions individuelles, hors normes, hors appareils.

Les courriers des lecteurs sont aux journaux qui les publient ce que les empreintes digitales sont aux cartes d'identité : propres à chaque titre.

On touche là à la relation très particulière que les lecteurs entretiennent avec leurs journaux. Privilège du média écrit, et plus particulièrement du quotidien écrit, sur tous les autres médias, il fait partie de l'intimité des lecteurs réguliers. Il appartient en effet à ce rituel privé, à ce protocole secret des journées commençantes : le réveil, la flânerie, la douche, le café, la première cigarette, le retard traditionnel, la course dans l'escalier, l'achat du journal, tous les jours au même endroit, la rue, le métro...

Pendant trente ans on boit du café tous les matins sans jamais s'interroger sur cette habitude quasi organique. Idem pour « son » quotidien, cet étrange objet qui fait partie de la tenue vestimentaire et culturelle — de son mode de vie — tout en servant de loupe grossissante pour interroger tous les points de la planète, de son pays et de sa ville qui ont clignoté la veille ; qui facilite parfois la vie quotidienne et qui se consomme comme un roman vrai du monde en train de se défaire en se faisant.

Artefact d'informations événementielles et pratiques, de voyages parmi les faits, les mots et les choses, Libération a toujours considéré que pour essentielles que soient ces informations, elles ne sauraient être les seules, qu'il y avait aussi une information de nature subjective. Parfois exclusivement subjective. Le même événement côté pile, ou vécu par une solitude aux allures de statue de sel, et qui par Libération interposé prend son silence en flagrant délit de dissimulation. Et pour parler comme les scientifiques, le courrier des lecteurs c'est, entre autres choses, la plaque sensible sur laquelle nous parvenons à capter les traces des échos fossiles de ces big bang anonymes.

Ça s'appelle le courrier des lecteurs afin qu'il n'y ait pas

d'ambiguïté. S'il n'y avait pas ce risque on pourrait tout aussi bien l'intituler « L'écume des jours ».

Si le courrier de Libération est polymorphe, il est d'abord et fondamentalement le courrier du ventre et du système nerveux, écrit à l'encre cardiaque par des lecteurs passionnés par leurs vies et par celles qu'ils traversent au hasard des jours. Et on voit ainsi remonter des centaines, des milliers de big bang privés à la surface du papier.

Mais le courrier des lecteurs de Libération n'aurait jamais été ce roman collectif quotidien sans Françoise Fillinger qui la première a senti bouillonner, derrière ces lettres parfois anonymes, griffonnées ou travaillées jusqu'à l'épuisement, l'émergence d'une littérature sauvage, souterraine, clandestine, la manifestation d'une rage d'écrire, de détourner les mots courants, de les renverser, de les torturer au besoin pour parler la réalité subjective du moment. Silencieusement, anonymement, elle a pris sur elle cette exigence qu'en retour elle a imposée aux lecteurs qui pour la plupart n'en étaient pas plus conscients que l'équipage de Libération. La littérature « brute » du courrier des lecteurs a souvent des accents céliniens, avec son écriture déchirée, rapiécée, ragée, bouillonnée, mais elle ne saurait y être cantonnée. Écume des jours, le courrier est aussi celle des langues et des parlars, des télescopes sémantiques dont notre quotidien est la trame, entre la publicité, les journaux, les chansons, la radio et la télévision, les engueulades, les tendresses et la lecture des injonctions administratives. Ces écrits au jour le jour sont à la littérature ce que le « rap » est à la musique, un récitatif qui pioche dans la décharge des signes, de tous les signes, pour mieux tenter de rattraper la réalité.

Cela ne devait pas échapper à Paul Otchakovsky-Laurens — P.O.L. doit se lire Passion Organique pour la Littérature — qui a rêvé ce roman collectif et, à sa suite, fait rêver Françoise Fillinger, Bruno Montels et Jean-Marie Bartel. Facile : ils étaient sur la même longueur d'ondes. La complexité allait suivre : un livre est un objet autonome qui ne saurait être l'addition des lettres publiées. Si l'on voulait amener au jour ce roman collectif des dix dernières années, il fallait au sens strict défiler des milliers et des milliers de lettres, brocher et enfin tisser ces paragraphes, ces récits, ces phrases. Au final, et ça ne devrait étonner personne : « La vie tu parles. »

Serge July

Aujourd'hui Libération a dix ans. Sa rubrique courrier est plus jeune. Elle démarre plus ou moins régulièrement fin 75 et s'intitule La parole est au lecteur ou Le lecteur a la parole, c'est selon. Depuis ils et elles se sont changés. Entre 73 et 83, 10 000 lettres environ sont publiées au courrier du journal. Comment en faire un livre ?

On n'a pas forcément choisi les meilleures lettres. Ou alors on l'a pas fait exprès. C'est quoi une meilleure lettre ?

On n'a pas choisi non plus les lettres les plus représentatives des événements qui ont fait l'actualité de ces dix ans. Soit elles manquent, soit elles languent trop de bois. Ce n'est donc pas un livre d'histoire (au sens Mallet-Isaac). Pas non plus un manuel fidèle à l'histoire du courrier (fidèle au sens je suis un fidèle lecteur de Libération.)

Au passage on a fait la peau aux images et viré les signatures et les pseudos à la fin du livre.

Le tri fut fait et refait. Les critères initiaux étaient en mie de pain. On en a perdu une partie en route dans la forêt des archives, l'autre au fil de nos humeurs quotidiennes. On a dû en rater pas mal et des pas mal. Il fallait essorer le courrier comme une tornade littéraire. Chaussée glissante : exactement comme en librairie, vous pouvez toujours fouiner, Les Liaisons Dangereuses sont introuvables au rayon correspondances. Vous voyez le genre... Moi non plus.

Au départ on avait des souvenirs. Des Libé toutes faites qui

nous embarquaient vers un championnat toutes catégories : femmes dans leur corps, hommes à hommes, autonomes à pilule, immigrés à générations, flics bleus et saignants de préférence underground, etc. Exit les thèmes.

On négocie le panneau chrono chromos : à chaque année son chapitre, son volume, sa couleur. Le viol ne se contera pas à la cul leu, le chômdu à la chafne, le péché à la ligne.

Les lettres répètent des histoires et ceux qui les bégaièrent sont des petits malins qui changent les virgules. On a écarté les débattauses impersonnelles. On a chouchouté les lettres qui calinent et zigzaguent l'événement au fil du singulier. Vrai ou faux, peut nous chaut. Lip est effleuré, ce n'est plus qu'un slogan au revers d'un jean. Juste une épingle.

Restent des trous, petits et grands : la révolte des prostituées, la révolte des prisons, Baader, la RAF, les BR et tant d'autres. Coupes sombres au fil du rasoir. Plutôt que la barbe, on a choisi la mousse.

La chronologie s'est faite au feeling. Tout dans le tempo, en rythme.

Une anicroche en 78 : Le Carnet de moleskine noir de Jo fait le break entre deux années et joue les suppléments détachables de roman-photos.

Quant à l'année 83, elle fraie en tête comme quelquefois au cinéma avant que l'histoire recommence.

Jean-Marie Bartel
Bruno Montels
Françoise Fillinger

La syntaxe — vivante — de chacune des lettres qui composent ce livre a été respectée, et leur ponctuation. L'orthographe n'a en revanche pas subi le même traitement. Tantôt rétablie, tantôt non. Suivant les lettres, le rôle qu'elle y joue, sa signification cas par cas.

1983

Ma carte d'identité scolaire dit Maillard Dominique, née le 12.07.1965. TC2 externe libre. TC2. Lycée G. de La Tour Metz (Metz. 300 km Est de Paris, peu connue des Parisiens qui quand ils savent que ce n'est pas en Allemagne, en prononcent le t). Ne serait-il pas intéressant de savoir comment est une classe de terminale dans un des meilleurs (selon ses dirigeants) lycées de province (6ème, meilleurs résultats au BAC, au concours général, n'en jetez plus, c'est assez). La TC2 passe en gros 65 % de son temps ensemble et ses membres sont tous aussi avachis les uns que les autres par le boulot. 35 en tout, 10 garçons, le reste de filles. Dans les garçons : un champion de scrabble, 18 de moyenne partout, on est habitué, un autre misogyne qui vouvoie les rares filles auxquelles il parle, le suivant est passionné d'électronique et lit des livres peu recommandables en physique, son copain mâche du chewing-gum à la fraise que lui fait invariablement jeter le prof de maths, son voisin de table, boutonneux et chef de classe fraternise avec un passionné de motos, passionné momentanément par une fille de la classe qu'il embrasse juché sur sa moto à la sortie, histoire de montrer qu'il est le maître à bord. Ces 5 mecs auront bien sûr leur BAC avec mention, ils ne vont jamais au tableau en maths ou fizik et l'année prochaine ils iront en maths sup. Les 4 autres mecs sont du genre endormis près du radiateur : un fait des calembours vaseux, 3 redoublent et se tassent, le dernier fait ce qu'il peut. Les filles elles, se promènent par 2, c'est bien connu : 2 internes

qui ont des cernes sous les yeux et racontent leurs exploits des nuits précédentes, 2 qui redoublent, 2 qui se marrent au fond, 4 qui courent à la coopé où on vend croissants et chocolats à la récré, 2 très lentes qui finiront comme Wanda, et des cas à part, une qui lisse sa coiffure toutes les cinq minutes, une qui rougit, une qui a la manie des pulls, une passionnée de volley, une autre passionnée du mec qu'elle passionne également, une qui copie (si, si), une qui mange du nougat, une qui se fait régulièrement interroger en maths, une qui pose tout le temps des questions et une dernière qui vient faire les devoirs quand ça l'arrange. On nous convainc d'être la meilleure classe de C. On attend de nous plein de mentions, moi je pense avoir pris un contrat de 2 ans avec la TC. Il y aurait encore plein de choses à dire sur G. de La Tour, ses profs (vieilles filles ou hommes), leurs manies, l'internat, la directrice, la cantine,... J'espère que cette description d'une classe de province vous aura plu. J'attends de vos nouvelles avec impatience. J'aimerais avoir une belle carte de journaliste parce que je pourrais rentrer une ou deux fois au lycée avec, le concierge est si con qu'il se laissera bien attraper quelques fois ; un jour de pluie, ça pourra servir au lieu de rester dehors comme on nous oblige à le faire. Merci. Je lis *Libé* en attendant.

*
* *

Comment ça a commencé ? Dieu sait. Peut-être quand la Sainte-Vierge a protesté contre une certaine froideur entourant les circonstances de son destin ? Manquait-il pas un peu de tendresse sur le plan affectif ? Combien de fois pendant leur mariage s'est-elle demandée : « Je sais que Joseph m'aime mais pourquoi il me le montre jamais ? ». Joseph dans notre dispute a peu de choses en commun avec Jésus de Nazareth ; mais quelques unes après tout. Il travaille dur, avec ses mains. Fondamentalement simple ; il est ni brute, ni trop affectueux à la fois. Peut-être il a du mal à voir (mon avis) que pour moi, un simple geste, ou un regard de douceur est capable de produire le même effet sur moi qu'un verre de Vittel sur d'autres.

Mou, mou, je me sens mou. C'est le 24 décembre, 15h 00 de l'après-midi. Je suis en route vers la maison après mon travail comme femme de ménage du quartier. Mais quand j'arrive chez

Depuis que le quotidien *Libération* existe, beaucoup de vos lecteurs vous ont écrit un tombereau, que dis-je, un container, que dis-je, une pyramide de lettres ! Vous en publiez quotidiennement de très bonnes (auriez-vous, par hasard, les lecteurs les plus intelligents de France ?). Pourquoi ne pas réaliser un petit ou même un plus gros bouquin, recueil, *best of* du courrier des lecteurs ? Depuis la naissance de votre canard, vous en avez imprimé des vertes et des pas mûres. Des drôles et des moins gais. Des chiantes et des énigmatiques. Des courtes et des longues. Des classe et des sales. Des propres et des figurées. Des mal écrites et des plaines de fotes d'or trop grave.

Bref, il y a matière à faire peut-être quelque chose de rigolo, d'intéressant, original, dépayasant, bancal, rutilant, éblouissant, démoralisant, euphorisant, déplacé, défoncé, concerté, excitant, ronronnant, charmant, bandant, marrant, érotique, politique, catastrophique, faux ; mais, parfois, crédible et presque toujours sincère, bien que contradictoire !

C'est vrai (je vais à fond la caisse prendre rapidement une avenue bordée de lieux communs), il y a tellement de bouquins idiots, chiantes et inutiles, écrits par un seul auteur qui n'arrive même pas à ses chevilles et qui, pourtant, pour propager son art, fait couper des arbres en pleine santé afin qu'ils finissent en « cale-meuble », que je dis : « Pourquoi pas un bouquin avec des petites histoires écrites par beaucoup de petites gens ? » Bon ! je retourne à mon problème en vous souhaitant une bonne soirée à toutes et à tous !

Un lecteur/février 1983



F1 0005 - 75 F

Extrait de la publication